

L'égalité barricadée

Une réponse indigène à « Faire la fête et boire des coups »

« Le sociologue légitimiste [ou autoproclamé comme tel] croit que les classes populaires sont muettes parce qu'il ne sait pas qu'il est sourd »¹

« Homme intelligent, réfléchissez un peu, d'après vous, rien de plus simple que de me comprendre ! [...] L'homme est une petite machine si simple, si bête... Non, docteur, en chacun de nous il y a trop de rouages, de vis et de clapets pour que nous puissions nous juger les uns les autres sur la première impression, ou sur deux-trois signes extérieurs. Je ne vous comprends pas, vous ne me comprenez pas, et ne vous comprenez pas vous-même. On peut être un excellent médecin et, en même temps, ne pas du tout connaître les gens. Ne soyez donc pas si sûr de vous, accordez-moi ça »² réplique Ivanov, un « monsieur tout le monde » sans illusion, au médecin Lvov, personnage grandiloquent et bien-pensant. Alors je me garderais bien de pointer du doigt des Ivanov ou des Lvov en vallée d'Aspe³. Mais, voyez-vous, après la lecture d'un article désincarné et objectivant, grandement inspiré de la science sociologique bourdieusienne, pourtant étrangement absent, ou plutôt de la lecture que vous en faites, il est toujours bon de se replonger dans la littérature et dans sa complexité. Ce n'est pas à vous toutefois, amateurs d'une culture ambitieuse, que je l'apprendrais, bien entendu. Il apparaît néanmoins, dans nos vallées, que la capacité de se comprendre, dans toutes ses acceptions, apparaît cruciale dans l'optique du vivre-ensemble entre néos et autochtones que vous promouvez, du moins dans vos mots, et que je partage. L'interpellation d'Ivanov prend alors ici tout son sens, si tant est que l'on perçoive bien la grande difficulté de la chose, derrière les évidences facilement transformables en professions de foi ou en vœux pieux. Aidé par Tchekhov, la question que je me suis alors posée est la suivante : le point de vue que vous adoptez dans votre texte, associé au fond de pensée véhiculé par vos propos et aux conclusions que vous en tirez quant aux actions que nous pourrions mener, permettent-ils vraiment, derrière les discours confortables, de promouvoir un vivre-ensemble ?

Autant le dire d'emblée, ma lecture et ma réflexion m'ont conduit à répondre négativement à cette interrogation. *Tout* me dérange dans votre texte et me paraît problématique, depuis le point de vue jusqu'au fond et aux conclusions, ce qui est en soi logique puisqu'on y trouve une véritable unité. C'est donc tout l'objet de ce texte de m'en expliquer. J'espère par cette réponse expliciter clairement mon point de vue quant à ce désaccord, mûri après maintes et maintes lectures de votre texte, et qui n'est en donc en aucun cas, je le précise, une réaction « à chaud ». Si le caractère abrupt de certains de mes propos, que je mesure, est indéniable, vous comprendrez j'espère que je n'ai pas passé tout ce temps pour simplement exprimer mon heurt et de fait, vous critiquer, parfois frontalement. Ce que je veux défendre avant tout, et votre article lance un débat en ce sens, c'est un avenir politique de *nos* vallées, ce possessif vous incluant bien sûr mais tout autant que les indigènes, à *égalité*. Je vois cette réponse comme une contribution, parmi d'autres, et son expression n'est possible qu'en contrepoint de votre article qui a donc un intérêt manifeste *en tant que tel*.

¹ Claude Grignon, Un savant et le politique

² Anton Tchekhov, Ivanov.

³ La vallée d'E. est en fait la vallée d'Aspe, une des trois vallées situées dans le Haut-Béarn, au sud-est des Pyrénées-Atlantiques.

Un indigène pris au piège

Un certain *malaise* prédominait chez moi après la lecture de votre texte : j'étais à la fois très gêné par certaines de vos formulations et, *en même-temps*, avec vous et votre combat. Les premières relectures n'ont qu'accru cette gêne, sans pour autant que je ne sois plus avec vous. Pour être tout à fait transparent, ma critique commençait par la déclamation suivante : « Je précise d'emblée que j'aurais tout à fait pu signer le texte de votre pétition ». Avec vous, donc. Mais pris en étau. En étau entre la légitimité de votre « lutte » et la condition des indigènes que je partage en partie et que vous veniez heurter.

Mais plus je réfléchissais et moins je voyais d'étau. Un étau suppose en effet une tension permanente entre deux pôles, qui s'exacerbe si on continue à serrer, mais qui témoigne toujours d'un équilibre. Or, il n'y a point de tension dans votre texte, et encore moins d'équilibre : il y a vous, Alex et Camille, et vos amis majoritairement néos, les défenseurs de la culture et de la liberté, qui avaient le beau rôle et êtes dans votre bon droit, et il y a eux, les majoritairement indigènes, qui ont le mauvais rôle voire qui n'ont pas de rôle du tout. Il y a vous, les progressistes et eux, les réactionnaires ou les triviaux. Il y a vous, les dominants culturellement et eux, les dominés. Et si malgré tout, vous pourriez avoir une once de « mauvais rôle », ce ne serait pas que cette opposition entre le « bon nous » et le « mauvais eux » serait contestable *en soi*, mais simplement que, prisonniers de cette *opposition réelle*, vous exerceriez de ce fait une violence symbolique. Tel est le panorama de votre propos. Vous inondez alors votre texte de votre unique point de vue autocentré et autosatisfait, et qui plus en le présentant insidieusement comme objectif au travers d'un regard sociologique, par essence scientifique et donc impartial, du moins en partie. De la sorte, ce texte n'est que *fermeture* : le lecteur n'est pas pris en étau, mais pris au piège, à votre piège, et il n'a pas d'autre choix que d'épouser *totale*ment votre point de vue. Un blanc-seing, ou rien !

Restait alors une seule alternative : rompre radicalement et globalement, non pas avec vous, ce qui serait bien trop hâtif, mais avec votre texte et avec votre positionnement dans celui-ci. Il est toutefois toujours difficile de rompre avec ceux et celles qui ont le « beau rôle ». Encore une fois, comment rompre aisément avec les « *défenseurs de la culture et des libertés* » ? Or, qu'on ne s'y trompe pas : malgré quelques propos nuancés, ou prétendus comme tels, parcourant le texte, votre article traite avant tout des conflits, voire même de l'opposition, entre néos et autochtones. En témoignent tout autant l'éditorial de ce numéro 8 mais aussi l'une de vos dernières phrases : « *il ne s'agit nullement de faire des autochtones les seules sources de légitimité dans l'action...* » (rassurez-vous d'ailleurs, on avait bien compris...). Et c'est une évocation d'un point de vue néo-centré, empêchant par là-même un dépassement, malgré vos prétentions. Si l'édito de la revue est par exemple très nuancé, balançant des deux côtés, le vôtre ne l'est aucunement. De là venait en fait mon malaise : votre texte m'a heurté en premier lieu *en tant qu'indigène*, en tant qu'« eux ». Et d'autant plus, certainement, puisque je suis un indigène ossalois, ou plus généralement un indigène des vallées du Haut-Béarn, dont la vallée d'E. fait évidemment partie. Ainsi, il m'a touché, intimement pourrait-on dire, dans ce que je suis, étant profondément attaché à mon milieu et ma culture indigène d'origine. Les types au comptoir buvant des cafés, ce n'étaient pour moi en aucun cas des objets sociologiques anonymisés, c'était en partie moi et en partie nous, *en tant qu'indigènes*.

Le point de vue indigène, amplifié par la répétition du mot ci-dessus, peut, j'en suis conscient, être tout à fait problématique, au sens où il pourrait m'enfermer dans une posture identitaire figée et/ou fantasmée. Toutefois, pour sortir du piège, je suis contraint d'en passer par là, en partie. Je m'explique :

ma volonté politique est bien sûr de dépasser cette dichotomie néo/indigène, pour re-construire un « nous » englobant et politique. Mais faire face à un article ouvertement et uniquement néo, qui pour moi ne partage pas cette option politique, implique, dans un premier temps et pour se défendre, pour *nous défendre en tant qu'indigènes* (même si je n'ai pas vocation à être porte-parole mais simplement de porter une voix), d'adopter cette position. Je précise tout cela parce que, contrairement à vous, je ne prétends pour ma part aucunement à l'objectivité, qu'elle soit sociologique ou autre. Mon point de vue est celui d'un citoyen, ancré dans un lieu et dans des cultures, dont la culture indigène, et il est politique, au sens où il est intimement lié à un projet, à des projets politiques.

La grenouille de bénitier et les apôtres des libertés

Revenons maintenant à votre texte, et je voudrais d'abord m'arrêter sur l'épisode des concerts dans l'église. Je ne traiterai pas de l'évènement tel que vous le mettez en exergue. En effet, comme indiqué ci-dessus, si on refuse le blanc-seing, on ne peut plus vous croire sur parole. Et, dans la mesure où on n'a jamais le point de vue adverse, qui se réduit pour vous au « *ministère des Cultes* » ou au « *défenseur de l'ordre moral* », on vous écoute avec certes vos arguments tout à fait légitimes, mais sans qu'on puisse vous donner totalement raison, parce que c'est proprement impossible si l'on a un tantinet d'esprit critique. Le fait qu'on ne trouve aucune communication publique de la commune de Borce⁴, aucune interview d'un membre du conseil municipal, ne nous incite pas du tout non plus à les croire eux dans leur bon droit, d'autant plus quand on a, en tant qu'habitants des vallées, l'expérience ou la connaissance de certains agissements d'élus. Il reste que, si bien sûr d'après votre discours on est tenté de voir une réaction inique de la mairie, rien ne nous dit qu'il n'y ait pas anguille sous roche, comme on dit, ou un passif que l'on ne connaît pas.

Par contre, je veux revenir sur l'acte de décider de faire un concert dans l'église. On termine sur un « *malentendu* », une « *erreur d'appréciation* », « *des excuses* ». Mais, enfin, n'est-ce pas un peu court, et facile par la même occasion ? Le fait que, même au sein du comité, il est précisé que vous ayez été un peu « *incrédule* » témoigne quand même d'un certain étonnement, des prémices d'un questionnement, d'une réflexion. Mais pourquoi ne pas l'avoir menée à bout ? Concrètement : est-ce que faire ce concert de rock dans l'église était la solution ? N'est-ce pas ça la vraie question, que vous semblez d'ailleurs évoqué en termes de « *dissensus proprement politique* », ce que je partage tout à fait ? Mais vous semblez dire, selon une échappatoire qui me paraît pour le moins contestable, que « *la défense [...] des libertés* » serait au-dessus de ces dissensus qui ont été mis de côté. J'en conclus donc que « les libertés » (mais lesquelles ?) ne seraient donc pas politiques, ce qui me laisse grandement songeur. Si le rapport à l'église est venu cristalliser une opposition à l'intérieur du village, puisque c'est bien de cela dont on parle, il faut l'analyser en tant que tel, parce que précisément, il me semble être un révélateur de l'opposition entre deux mondes, et donc malgré quelques nuances (j'y reviendrai), entre néos et autochtones. Je me répète : est-ce qu'organiser un concert de rock, avec apparemment quelques débordements, dans une église relève d'une liberté ? Et si vous n'abordez pas la question à bras le corps, votre traitement est révélateur : tout part d'une « *notable* », qui plus est « *grenouille de bénitier* », termes éminemment péjoratifs, il va sans dire. Mais alors, n'a-t-elle pas droit à la parole ? Fait-elle vraiment acte d'« *une dévotion excessive et affectée* »⁵ ou est-elle simplement croyante ? D'autres habitants, croyants, plus ou moins croyants, ou incroyants mais attachés pour

⁴ Village de P.

⁵ Définition « grenouille de bénitier » - CNRTL. Notons par ailleurs que cette expression s'applique avant tout à des femmes, témoignant d'une vision très patriarcale, ce qui rend son utilisation très contestable.

diverses raisons à l'édifice de l'église et/ou à son caractère sacré, n'ont-ils pas une bonne raison d'avoir mal vécu cet épisode, c'est-à-dire une raison raisonnablement compréhensible, au-delà de simplement « *s'en prendre à la culture* » ? Le fait que vous preniez cet épisode à la rigolade au début, c'est-à-dire avant la réaction municipale, et que vous réduisiez, même a posteriori, la réaction à une foi idiote, ne témoignent-ils pas justement d'un aveuglement quant à l'idée de liberté collective, c'est-à-dire raisonnée à l'échelle de la communauté, et donc du fameux « *vivre ensemble* » ? Et, dans ce cas, on n'est plus du tout sur un simple malentendu, mais sur une incapacité à discerner d'autres façons de penser en amont de l'évènement. Le mépris n'a jamais été une condition préalable à l'expression du dissensus, c'est-à-dire au débat et à la discussion. Et on est alors loin de « *l'humilité* » quant à « *ses façons de faire* » !

Donc, pour être clair quant à ma position : en tant qu'autochtone athée non catéchisé et non baptisé, organiser un concert festif dans une église me paraît tout à fait inapproprié a priori et je n'aurais jamais pu l'imaginer, sauf en cas de véritable décision démocratique prise à l'échelle de la communauté villageoise utilisatrice de l'église, que ce soient pour des messes, des baptêmes, ou des enterrements. Et cela n'a pour moi ici rien à voir (ou presque) avec des relations de domination, donc votre conclusion ne règle en rien le problème : c'est encore une fois un dissensus politico-culturel, qui fonde précisément la politique communautaire, et qu'il faut traiter collectivement, entre citoyens égaux, entre villageois. Se rabattre d'ailleurs sur des excuses à l'Abbé Moulia (dans le texte de la pétition dont vous parlez⁶), et donc à un représentant hiérarchique de l'institution, est d'ailleurs en un sens légèrement risible, quand vous méprisez en même temps la position d'une croyante du village et que vous empêchez par là-même le débat démocratique sur le fond au sein de la communauté villageoise. Mais peut-être préféreriez-vous parlementer avec un curé reconnu par la culture ambitieuse⁷ qu'avec une idiote du village ?

Les indigènes beaufs et les néos bien-pensants cultivés

On aurait pu alors s'arrêter à la critique des croyants et du fameux « Opium du peuple », ma foi très commune dans les milieux progressistes et dont on sent les relents dans votre texte, derrière les moqueries et caricatures. Mais là où votre texte devient encore davantage problématique, pour moi, c'est que ce mépris persiste et se généralise, explicitement ou insidieusement. Parce que, voyez-vous, vous, les assidus de P. et les membres du comité des fêtes (qui, si l'on comprend bien, se confondent en partie), vous êtes « *unaniment antiracistes* », « *soucieux d'égalité sociale* », et « *antimilitaristes* ». Vous faites aussi « *vivre des idées pleines d'humanisme et d'ouverture d'esprit* » et vous « *défendez la culture et les libertés* ». Vous lisez des « *essais politiques ou sociologiques* » et « *le Canard Enchaîné* ». Vous buvez de « *très bon whiskys et de très bon rhums* ». Vous écoutez « *du rock alternatif et de l'électro underground* ». Et vous mangez, en partie, « *végétariens* ». La panoplie est complète (il manque quand même les voitures électriques...) : on ne peut être qu'admiratif devant tant de vertus et de distinctions de « gens biens » ! De vrais progressistes quoi, dont le capital de sympathie est clair pour les lecteurs de Nunatak : on est *évidemment avec vous*. Sauf que c'est tellement facile que cela n'a plus aucun sens : qui ne se prétend plus humaniste et ouvert d'esprit aujourd'hui par exemple ? Je vous

⁶ On la retrouve ici : <https://www.change.org/p/minist%C3%A8re-de-la-culture-soutien-au-comit%C3%A9-d-animation-locale-en-haute-vall%C3%A9e-d-aspe>

⁷ Pour les non-initiés à l'actualité aspoise, l'Abbé Moulia est le héros du roman « Des âmes simples » de Pierre Adrian, salué par la critique.

avoue que je me suis même demandé si ces auto-qualificatifs n'avaient pas une vocation ironique, sans que j'en trouve une preuve ensuite.

Face à cela, les indigènes de la vallée parlent, adossés au comptoir avec un simple café, de choses triviales : de l'état de la route ou des avalanches. Ou alors d'écobuage et de rugby. Mais toujours triviales puisque, précisément, vous n'y adossez aucun qualificatif et vous ne jugez pas utile d'en détailler la portée, puisque vous n'en voyez pas certainement. On s' imagine alors précisément des *discussions de comptoir* avec tout l'imaginaire que ce terme convoque chez tout un chacun. Le tableau est complet : des *beaufs* en somme ! On ne doute pas, par contre, que vos conversations au bar, en jouant aux fléchettes, sont diablement plus intéressantes : actualités de la sociologie critique, réflexion sur la guerre en Ukraine d'un point de vue antimilitariste, devenir politique des indigènes des quartiers populaires, ou que sais-je encore... Mais vous leur accordez quand même des actions propres : ils regardent, mais la télé, et BFM en plus, ou du sport ; ils écoutent de la musique, mais « *traditionnelle* » ; ils mangent, mais des plats « *traditionnels* », qui plus est « *gras et lourds* ». Scotchés à la bêtise, à la trivialité, et à leur passé, ce sont des *beaufs assujettis, vulgaires et dominés*. Ils sont alors réduits au néant, sauf s'ils sont par chance notables ou élus, et qu'ils peuvent alors « utiliser » leur capital social de membre d'un conseil municipal, pour devenir des « *élus rétrogrades* ». Les possibles sont réduits, c'est un euphémisme.

Votre catalogue de stéréotypes à l'issue de l'évènement de l'église se complète alors dans vos propos : au « *élus rétrogrades* » et aux « *autochtones qui n'aiment pas la culture* », s'en ajoutent au moins deux autres : les indigènes beaufs (qui pourrait se recouper en partie avec le précédent mais qui va plus loin dans la dénégation) ainsi que les néo bien-pensants cultivés. A trop vouloir s'inscrire dans la lignée de la sociologie, vous êtes en effet pris à votre propre jeu, puisque, de fait, vous n'êtes pas en position de sociologue, c'est-à-dire en condition d'extériorité et d'objectivité, sans parler du travail d'enquête nécessaire que vous n'avez pas mené. Que l'on soit clair : ce ne sont pas les utilisations des concepts sociologiques phares patronnant votre texte qui me dérangent, tant ils sont bien entendu importants, et intéressants ici, mais votre propension à n'analyser la situation *que depuis votre point de vue et qu'en ces termes*, puisqu'à mon sens, cela relève d'abord de la prétention et que vous n'avez aucune légitimité à le faire ainsi. Parce que personne ne peut lever *tous les voiles*, personne ne peut mettre à jour les « *dispositions pas conscientes* » dont vous parlez. Personne, et surtout pas vous (ou moi). Seul celui qu'on a pu qualifier de « sociologue-roi », voire de « sociologue-Dieu » le peut, c'est-à-dire Bourdieu. Et ce sont vos prétentions de vous muer en sociologue qui vous amènent à engendrer des stéréotypes sur les autres, peut-être involontairement (inconsciemment...), mais pour autant profondément méprisants à mon sens, et cela alors même que vous prétendez les dépasser. Et, comme vous ne vous situez pas dans une posture réflexive, votre suffisance en témoigne, vous ne pouvez voir en miroir le stéréotype que vous engendrez sur votre propre groupe, stéréotype bien-sûr mélioratif, mais qui d'une part ne s'appuie sur rien de tangible et qui d'autre part, relève d'une violence insidieuse envers les autres stéréotypes, plus particulièrement envers les indigènes. Je serais même tenté de parler en ce sens de *violence raciste*, au sens du *racisme de l'intelligence*, notion chère au sociologue béarnais dont, ma foi, on a bien le droit aussi de s'approprier les notions en tant qu'indigène. « *Le racisme de l'intelligence est la forme de sociodicée caractéristique d'une classe dominante dont le pouvoir repose en partie sur la possession de titres qui, comme les titres scolaires, sont censés être des garanties d'intelligence* »⁸ disait le grand Pèir Bourdieu.

⁸ Pierre Bourdieu, Interventions 1961-2001.

CALHVA contre ASPAP⁹ : Culture contre culture

Cette supériorité se manifeste évidemment par votre mobilisation de titres culturels, au-delà de vos diplômes bien cités en introduction. Le nœud est posé d'emblée : vous, vous luttez « *pour la défense de la culture* » (et « *des libertés* »), et pas n'importe laquelle : une culture avec de « *l'ambition* » (citée 2 fois). Et donc, vous, vous êtes « *mieux dotés en termes de capital culturel* », et donc directement en position de dominants face aux dominés qui n'en possèderaient pas, et donc aussi en position de *supériorité objective* (« *mieux* »). Mais qui nous le prouverait ? Encore une fois : il n'y a pas de sociologue dans votre texte, si tant-est que celui-ci puisse trancher avec son supposé regard omniscient. Et qu'est-ce que « *la culture* » ? Qu'est-ce que cette fameuse mais vague « *ambition* » ? Et en quoi vous serez « *mieux dotés* » : est-ce votre culture, est-ce vos diplômes, ou votre « *savoir-vivre* » ? Qui nous le prouverait ? Parce que vous m'excuserez, mais votre prétention, si l'on se base seulement sur les quelques éléments objectifs contenus dans votre texte, ne sera probablement perçue que comme une suffisance grotesque pour un tenant ou une tenante de la culture bourgeoise et savante, maître de conférence en littérature comparée à La Sorbonne. Celui-ci ou celle-ci viendra sans doute vous expliquer que s'inspirer de Bourdieu sans n'avoir lu tous ces textes et exégèses contemporaines conduit à des contresens ou à des anachronismes ; que prétendre de l'ambition du rock intuitif expérimental quand on a l'habitude d'aller écouter du Mozart à l'Opéra est grotesque ; ou encore que le Canard Enchaîné est un vulgaire hebdomadaire satirique et que vous feriez mieux de lire Esprit. Sans compter, peut-être, la relativisation de vos diplômes. Et c'est donc vous-mêmes, en tant que néos « *petit-bourgeois* », qui seraient renvoyés à votre statut de dominés objectifs, loin de la « *vraie culture* ».

Restons toutefois éloignés de la capitale, et permettez-moi un détour pyrénéen. Vous connaissez peut-être l'ASPAP, Association de Sauvegarde du Patrimoine d'Ariège-Pyrénées, association qui lutte contre la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées, avec quelques adeptes en vallée d'Aspe, y-compris je crois bien à Borce, et qui ne vont je suppose pas souvent au bar de P.. Vous allez vous dire, encore un anti-ours qui vient nous faire la leçon ! Non non, je m'en garderais bien. Mais il se trouve qu'on peut lire la phrase suivante dans une de leur communication, reflétant par ailleurs leur propos plus généralement : « *Les Ariégeois [ou les Pyrénéens] sont-ils de sous-citoyens pour que les ours puissent impunément détruire leur outil de travail, leur production, leur savoir-faire, leur culture et leur liberté ?* »¹⁰. Et là on est grandement embêté : les néos (majoritairement) de CALHVA et les autochtones de l'ASPAP défendent les deux, politiquement, la culture et la liberté. On se retrouve alors face à un os, du moins de mon point de vue ! Alors il y aurait bien sûr un moyen, sociologique, de s'en tirer : ces indigènes dominés retourneraient simplement le stigmat face aux dominants qui les dirigent et leur imposent des ours, en convoquant une culture et des libertés, totalement fantasmées. Dérobade trop facile, dérobade *raciste*. D'ailleurs, en ce sens, l'expression de « *désert culturel* »¹¹, employée par un membre de votre comité des fêtes au sujet du devenir de la vallée d'Aspe et de la haute vallée d'Aspe sans le CALHVA et ses animations, est précisément une expression *raciste* dans les termes, au sens du racisme de l'intelligence, et bien que l'on puisse comprendre son irritation.

En effet, en quoi le rock intuitif expérimental est-il davantage culturel que les musiques traditionnelles ? La pratique et la passion du rugby ne sont-elles pas culturelles, en partie ? Le Canard

⁹ Le CALHVA est le Comité d'Animation Locale de Haute Vallée d'Aspe, soit le comité des fêtes dont parle le texte. L'ASPAP est l'Association de Sauvegarde du Patrimoine d'Ariège-Pyrénées (cf plus loin).

¹⁰ <https://gazette-arigeoise.fr/ours-tue-arme-a-feu-ariège-lautopsie-a-lieu-mercredi/>

¹¹ https://soundcloud.com/user-854458297/reportage-calhva-arret-des-nocturnes-2019?fbclid=IwAR3SJ2ZL5qLy1O3UoWxaOCjYxspGH1khtaU_b09kbs-8jTYQ6vRA4qWCpdM. Terme utilisé par le journaliste et confirmé par Hélène Baringou.

Enchaîné est-il forcément plus ambitieux culturellement que Sud-Ouest ? Une daube béarnaise bien lourde n'est-elle pas culturelle ? Et j'irai plus loin : quel est le plus culturel entre un concert, même ambitieux, et la pratique d'un écobuage ambitieux, c'est-à-dire fondé sur des savoir-faire locaux et historiques ? Quel est le plus culturel entre un spectacle de danse et la transhumance associée à la production de fromage de brebis en estives ? Entre une fête communale « traditionnelle » organisée par un comité des fêtes « classique » et une fête communale renouvelée par le CALHVA ? Encore une fois : où est l'ambition, où est le « mieux » ?

« Ce Joan, il mélange tout vraiment ! ». J'ai tendance à croire que non, et je mesure mes comparaisons délibérément provocantes et pas tout à fait naïves. La culture peut en effet très bien être entendue au sens large, au sens des manières de parler et de se parler, de se retrouver, de faire la fête, de cuisiner et de manger, de croire, de s'habiller. Au sens également des pratiques d'interactions avec le milieu « naturel », qu'elles soient paysannes, relatives à la chasse, à la pêche, à des pratiques de subsistance (jardinage, cueillettes...), ou à des activités de relations étroites avec le vivant (naturalisme, botanique...). Et etc. Et au sens enfin des pratiques qu'on pourrait qualifier d'esthétiques qu'évidemment vous ciblez lorsque vous parlez de la défense de la culture. Donc, si on prend cette culture au sens large, peut-on faire un panorama valléen *simple* des dominants et des dominés culturellement, entre néos et autochtones ? Peut-on et, surtout, est-ce *pertinent* dans une optique de « vivre-ensemble » ? Il n'est pour autant pas question de défendre l'ASPAP plutôt que le CALHVA ou de tomber dans le relativisme culturel, mais de poser la question suivante et de la tenir comme légitime : peut-on alors déterminer *facilement* les « mieux », les plus « ambitieux », sans faire preuve de suffisance, sans se contenter des apparences et des évidences, et sans s'illusionner, sur soi ou sur les autres ?

Amen.

Si l'on se pose sérieusement la question précédente, l'optique devient tout à fait différente. Elle implique d'abord que chacun arrête d'instrumentaliser « *la culture* », conçue délibérativement vaguement, à ses propres fins politiques. Et bien entendu, ce concept de « *défense de la culture et de la liberté [ou des libertés]* » utilisé par vous en tant que néos (très majoritairement) et par l'ASPAP en tant qu'indigènes, porte en lui-même les illusions propres à l'instrumentalisation, de par sa simplicité suffisante et infondée.

Et si l'on n'a plus l'argument de la supériorité de *sa* culture, c'est-à-dire celle qu'on pense comme *légitime* et *supérieure*, les hiérarchies faciles tombent. En effet, votre prétendue domination culturelle (« le mieux ») n'offre d'autres issues aux indigènes que de rattraper le gouffre qui les sépare de ce « mieux » pour vous rejoindre. Sinon, quelles autres alternatives ? Parallèlement, les autochtones de l'ASPAP ne font finalement pas autre chose en se targuant d'une supériorité de la « culture rurale », qu'ils ne définissent jamais non plus : les néos n'auraient alors qu'à s'y conformer, là-aussi en les rejoignant si l'on peut dire. Mais, dans les deux cas, l'autre, c'est-à-dire l'indigène beauf ou le néo bien-pensant, est tout à fait dénigré, dénigré en tant que sujet pensant. L'autre n'est qu'un inférieur, hiérarchiquement, et sa seule issue est d'accomplir un mouvement de lui vers nous, vers le « mieux ». Notons tout de même qu'il faut percevoir une asymétrie entre les deux positions : la vôtre est bien plus confortable, étant la plus exprimée mais aussi la plus reconnue et légitime, au sens bourdieusien, alors que les indigènes sont bien souvent muets (je parle des indigènes non-notables) et qu'au moins depuis 1789, les cultures locales sont tout à fait dépréciées.

En *attendant* ce mouvement, c'est-à-dire ce fossé à combler par les dominés, vous ne pouvez prêcher autre chose que de « *se montrer attentives et attentifs à toutes les formes de violence symbolique* ». Et un autochtone bourdieusien (pourquoi pas ?) de l'ASPAP pourrait dire la même chose en expliquant à ses compères : « Ecoutez, ces gens des villes, avec ces diplômes qui ne leur ont rien appris de pratique, sont totalement déconnectés des enjeux de nos campagnes que nous vivons au quotidien. On s'en rend bien compte quand on parle au bar avec eux ! Mais ne soyons pas sévères : ils sont nés en villes, au milieu du goudron, ils ne peuvent pas comprendre notre culture. Tâchons de ne pas exercer de violence symbolique envers eux et espérons qu'ils se conforment à notre culture et à nos valeurs. ». Et où cela mène-t-il d'acter des « *lignes de fractures culturelles* » et d'appeler à se montrer attentif à sa prétendue supériorité ? Est-ce vraiment ainsi qu'on peut se mettre en capacité de projeter de « *concrétiser notre opposition au monde tel qu'il se présente à nous* », désiderata inscrit dans la profession de foi de Nunatak ?

Votre amen final est en ce sens très révélateur, peut-être volontairement : si le terme peut exprimer aussi bien un souhait (« ainsi soit-il »), il peut aussi exprimer une sorte de consentement résigné (« dire amen à tout »). Et, vous l'aurez compris, dans ma critique ici, je le vois davantage comme une résignation face à monde social valléen existant, tel que vous le percevez. Le « *a minima* » final tend d'ailleurs à me donner raison : *vos texte et son contenu ne peuvent pas déboucher sur une invitation à une action politique, à changer les choses, et il ne peut donc se terminer qu'en eau de boudin* (désolé pour la métaphore ruralo-indigène...). Et, précisément, je ne m'en satisfais pas.

Le surplomb ou le partage d'un écobuage ?

Il serait toutefois injuste de lire dans votre texte qu'un discours sociologique légitimant votre supériorité et analysant la violence que vous pourriez exercer de par cette dernière sur les indigènes. Votre texte n'est pas « lisse » pourrait-on dire, et les bénévoles de la revue ne se sont en effet pas trompés en mettant en exergue le passage peut-être le plus intéressant du texte, c'est-à-dire le passage à V.. Il est intéressant parce que précisément, vous êtes les seuls, quasiment, parmi les assidus du feu bar « Le Communal » de Borce¹², à tenter de vous socialiser dans le bar des autochtones. Et pourquoi donc ? J'ai attendu, attendu, mais je n'ai jamais trouvé la réponse : pourquoi, alors que, globalement, vos amis néos ne vont jamais dans cet hôtel, pourquoi, vous, Alex et Camille, y allez-vous ? Qu'est-ce qui vous motive, qui ne motiveraient pas vos amis ?

Le problème est ici que, comme ce n'est pas dit, vous laissez libres les interprétations du lecteur, et, qu'en tant que *lecteur indigène heurté*, comme je l'ai montré précédemment, toutes sont ouvertes, avec des arguments que l'on peut justement trouver à l'intérieur du texte. J'en donnerai trois possibles. Premièrement, on se demande si aller boire des cafés avec les indigènes ne serait pas un moyen de se donner bonne conscience, avec une réflexion du type : « Nous, on est des humanistes, donc on va essayer d'aller parler avec tout le monde, y-compris avec les indigènes. Mais il apparaît quand même que ce sont des beaufs, que leur logique est insondable (la logique de don-contre-don), et que si nous faisons des efforts, eux n'en font pas. ». La deuxième interprétation serait d'envisager vos incursions dans le monde des autochtones simplement comme une observation sociologique, prétendument objective, vous permettant ensuite de tirer des conclusions hâtives sur les indigènes et sur vous-mêmes. Ces deux interprétations, problématiques, ne peuvent pas être infirmées compte tenu de votre texte. La troisième interprétation qui serait elle aussi tout à fait possible en lisant entre les lignes consisterait à penser que votre volonté de discuter avec les « autres » va à l'encontre d'un entre-soi,

¹² Bar de P. dans le texte, sur la commune de Borce.

caractéristique de beaucoup de néos et de beaucoup d'autochtones, que vous ne supportez intimement pas et contre lequel vous décidez de vous inscrire en faux malgré les difficultés que cela implique. Si je ne peux pas trancher et si cette interprétation est tout à fait possible, elle viendrait toutefois en contradiction avec le reste de votre texte tendant, encore une fois, à inférioriser et mépriser les indigènes. Mais il serait trop facile de vous faire un procès en contradictions, tant nous en avons toutes et tous. Bénéfice du doute donc.

Je vais alors faire un nouveau détour, cette fois-ci par un *excellent* article, je pèse mes mots, paru dans le journal Le Mouton Noir¹³, que vous connaissez à coup sûr. Cet article, écrit par un certain Matthieu¹⁴ et intitulé « Allumer le feu ? »¹⁵, traite de l'écobuage en vallée d'Aspe. Vous conviendrez avec moi que ce sujet est parmi l'un des premiers à revenir quand on pense à l'opposition néos/indigènes dans nos vallées. Et justement, il est ici observé par Matthieu « l'opposition » entre Jean-Pierre, indigène écobueur, et Arnaud, néo (je suppose puisqu'« installé récemment ») pas franchement favorable aux feux pastoraux, et qui a par ailleurs eu de mauvaises expériences avec ces derniers. Ces deux protagonistes se retrouvent maintenant ensemble sur le terrain pour gérer le feu le jour j. Cet article a d'abord le mérite de présenter une position nuancée sur le sujet, au-delà des anathèmes et de provocations entretenues par les membres les plus « gueulards » des deux camps. Mais son plus grand mérite, en miroir du vôtre, est de considérer les néos et les indigènes en *égaux intelligents*, en véritables *sujets*. Arnaud, selon l'article, n'est pas venu discuter avec Jean-Pierre en tant que dominant, en tant que « mieux doté », qui viendrait expliquer à Jean-Pierre l'érosion mondiale de la biodiversité et les conséquences (supposés) des feux pastoraux en ce sens. Il est venu en tant qu'égal, et en retour, Jean-Pierre a fait de même. Il n'est pas question de domination, dans le texte, entre Arnaud et Jean-Pierre, mais de rapports à la nature différents, d'histoires différentes, qui peuvent expliquer leur positionnement contrasté. Mais ces deux points de vue sont fondés sur des arguments *raisonnables*, des deux côtés, et Matthieu nous le fait bien comprendre, en se gardant bien de nous présenter une Vérité. Et, de ce fait, lui aussi prône le « *vivre-ensemble* », non sans raison, mais un « *vivre ensemble* » fondé sur « *l'affrontement à la diversité des êtres* », à quoi on pourrait ajouter la diversité des cultures, dans une perspective plus collective. Le terme affrontement est très significatif : on s'affronte aux autres, à leurs différences, mais aussi à soi, à nos prétendus idéaux, à nos aprioris. Les stéréotypes « écolos amoureux de la nature » (qui pourraient ici agir comme votre « humanisme » ou autre « ouverture d'esprit » qui ne veulent rien dire) contre « écobueurs ennemis de la nature » n'ont plus aucun sens dans ce logiciel. Et de ce fait, les gens « *bricolent* » tant le vivre-ensemble est complexe. Il est complexe puisque, précisément, le dissensus existe toujours, c'est le propre de toutes les communautés politiques. Mais le dissensus s'exprime ici entre égaux, entre habitants d'un territoire, et, surtout, dans une optique de « *chemin ensemble parcouru* » qui fonde là-aussi toutes communautés politiques, qui fondent un « nous ».

Le changement de perspectives est donc majeur par rapport à votre article : quand vous parlez de « *fractures culturelles* », Matthieu parle de « *cohabitation* » ; quand vous appuyez sur l'opposition entre un nous majoritairement néo et un eux indigène, Matthieu parle, à partir d'une expérience révélatrice, avant tout d'un « nous » englobant. L'idée de chemin parcouru, associé au bricolage, indique aussi

¹³ Le Mouton Noir est un « canard » citoyen né en mars 2022 en vallée d'Aspe, qui a vocation à devenir un « espace d'échange » aux habitants de la vallée d'Aspe et du piémont haut-béarnais. Il est « *plutôt friand de bons mots, d'écrits et de pensées positives, constructives, garant du mieux vivre ensemble* ». Dans son premier numéro, il a fait de la publicité pour Nunatak.

¹⁴ Je précise que, ne connaissant point Matthieu, les interprétations que je peux faire de son texte, les extrapolations, ne sont que de mon fait.

¹⁵ Le Mouton Noir, Mars 2022.

qu'il reste forcément du chemin à *parcourir* : il ne situe ainsi pas la cohabitation comme consensuelle et immobile, elle est nécessairement projection et donc *projet et ouverture*. Si la notion d'ensauvagement apparaît par exemple dans l'article comme une notion clé, exprimant une divergence de vision du monde, on peut penser qu'il nous suggère qu'elle pourrait être débattue collectivement, pour poursuivre le chemin.

Au-delà du fond du texte, la position dans laquelle se met Matthieu est révélatrice de son point de vue politique dirais-je, face au vôtre. Matthieu est un observateur participant, puisque lui-même habitant de la vallée, et ne s'en cache pas. Il ne revendique en ce sens aucune objectivité ou point de vue extérieur. Il considère par ailleurs Jean-Pierre et Arnaud dans leur activité, au contraire de vous qui dans votre article confinez les indigènes à des rôles de réaction (face au concert dans l'église) ou à des rôles passifs (au bar). Surtout, il n'anonymise rien, des lieux jusqu'aux noms de familles des aspois. De ce fait, chacun est renvoyé à son *individualité* et sa *dignité*, et il les a par ailleurs certainement consultés pour les mettre en scène nommément dans un article d'un journal valléen. Lui-même se considère donc à égalité avec Arnaud et Jean-Pierre, avec une égalité civique, mais peut-être aussi décuplée par un attachement intime et *partagé* à la montagne : il est en ce sens révélateur qu'ils se retrouvent, les trois, sur le terrain, en montagne. De la sorte, on ne sait jamais si Matthieu est néo ou autochtone, et *peu importe* : ses propos et le point de vue qu'il adopte montrent en eux-mêmes qu'il dépasse l'opposition. En miroir, on ne comprend pas vraiment pourquoi vous avez anonymisé votre article et cela mériterait explications à mon sens. Est-ce par volonté de généraliser, au-delà de la seule vallée d'Aspe ? Est-ce par ambition sociologique ? Est-ce par lâcheté, du fait que vous pointez des gens, de la grenouille de bénitiers aux dominés buvant des cafés, jusqu'au néo raciste ? Il reste toutefois indéniable, pour moi, que le racisme de l'intelligence que j'ai perçu ne sonne que plus méprisant en anonyme puisque vous vous instituez d'autant plus, en tant qu'auteurs et membres du corps social aspois, en position de surplomb et donc de non-égaux.

Boire des coups ou re-faire la fête communale ?

La posture que prend Matthieu dans son texte et qu'il défend par là-même dans ses propos est-elle possible en se cantonnant à boire des coups ou des cafés avec « l'autre » ? Je ne crois point, dans la majorité des cas. Boire des cafés avec celui ou celle dont on se pense différent, d'un point de vue néo ou autochtone, ne peut, à mon sens et dans la plupart des cas, que nous limiter à des discussions de comptoir, et cela pour les deux parties, entre les deux parties. Il faut pour moi un partage plus long, plus étroit pour tendre à se comprendre. Partage qui peut, on l'a vu et de manière assez surprenante, passer par un écobuage.

Ne pourrait-il pas passer aussi par la fête communale, dans ce qu'elle a de plus simple et de plus commun dans nos villages, c'est-à-dire grossièrement le repas du village, le bal du village et l'apéritif de la mairie qui se prolonge souvent longuement ? Mais que dis-je là, dans cet élan de célébration d'une institution passéiste... J'avais oublié mon inconscience d'indigène membre (aujourd'hui passif) d'un comité des fêtes : ces fêtes étaient et sont davantage destinées, depuis la nuit des temps semble-t-il, à « *rendre invisibles les structures de domination* » et à promouvoir « *la cohésion fantasmée* » du village, et elles sont aujourd'hui, avant tout (« *très nettement* »), des « *occasions de clivages et de distinction* ». Et nous vous remercions bien vivement encore une fois, madame monsieur les néos sociologues, se muant aussi à l'occasion en historiens et en anthropologues, de venir éclairer les indigènes naïfs et englués dans leur tradition. Ces fêtes que nos lointains ancêtres indigènes ont initié et fait persister, et que nous essayons de maintenir, avec une certaine fierté, et non sans difficulté

devant le départ des jeunes de nos villages, ne sont que de vaines manifestations légitimant l'ordre existant. Moi qui avais l'impression qu'on admirait parfois, à l'extérieur du territoire, ces espaces de sociabilité face à l'anomie du monde contemporain, je me trompais tout à fait !

Je vous avoue que j'ai eu là du mal à garder mon calme. Mais pour qui vous prenez-vous enfin pour déprécier et mépriser ainsi ces fêtes indigènes, sans, encore une fois, y apporter la moindre nuance ? Si votre propos est de dire que tout ce qui a pu et peut se faire dans les vallées *de manière autonome* par les indigènes est médiocre, il aurait fallu vous installer dans un désert, littéralement, où vous n'auriez pas dû subir nos pratiques festives de dominés et où vous auriez pu mettre en place vos fêtes communales ambitieuses selon vos propres manières de dominants sans vous soucier des attentes des autres.

Vous me direz certainement que vous intégrez votre propre fête dans l'appréciation dépréciative des « *occasions de clivages et de distinction* ». C'est toutefois proprement fallacieux dans la mesure où elle n'a rien à voir avec la majorité des fêtes communales organisées dans la vallée qui se « réduisent » bien souvent à des repas, des bals, des apéritifs. D'ailleurs, vous êtes aussi probablement les seuls à vous renommer d'un autre nom que « Comité des fêtes » (« CAHLVA »). De la sorte, c'est avant tout vous-mêmes qui vous distinguez.

Revenons à l'égalité, et pensons à l'organisation de ces fêtes de village traditionnelles. Leur financement se fait pour l'essentiel par les dons de villageois, dont le montant est libre, accompagné bien souvent d'une subvention de la mairie. Le repas, souvent assez « classique », est offert aux villageois ou proposé à ceux-ci à prix unique. Concernant les boissons à la buvette ou le vin à table, il n'y a souvent qu'un seul choix : pas de distinctions avec de très bonnes bières et des bières vulgaires cohabitant sur le comptoir. Quant à l'apéritif, il est lui aussi offert par la municipalité. Vous remarquerez alors certaines prémices égalitaires dans l'essence même de ces fêtes : le médecin et le paysan mangent à la même table et le même repas, au même prix. Par ailleurs, au-delà de votre prétendue « *cohésion fantasmée* », elles peuvent être l'occasion de se retrouver, au-delà de nos antagonismes et de nos différences, pour s'affronter à la « diversité des êtres » dont parle Matthieu : à la diversité des générations, des professions, des histoires personnelles, des opinions politiques, des néos et des autochtones... On se place donc, lors de ces fêtes, hors du champ de la dialectique de la domination et, je serais tenté de dire, volontairement et consciemment : elles participent avant tout à la construction *choisie* de la communauté et d'une identité. Mais vous préférez vous refuser de le voir, par surplomb sociologique, et vous ne faites ainsi que nous ôter, en tant qu'indigènes au passé et au présent, une capacité de production symbolique autonome, *comme si nous subissions la fête plutôt que de la vouloir et de la revendiquer*. Et se placer hors du champ de la domination ne signifie pas qu'on se situe dans une posture irénique : on sait très bien que tout le monde n'est pas copain pour autant. Mais les fêtes sont l'occasion avant tout de se retrouver, dans un cadre *simple*, entre *sujets égaux*, unis par un attachement au village et ayant envie de le partager avec les autres concitoyens dans un moment festif. Vous voyez donc que la perspective est tout à fait inversée : vous partez de la domination, je pars de la volonté d'égalité, sans pour autant dire que la domination se volatilise. Et peut-être ne le savez-vous pas tant les fêtes indigènes sont impénétrables, mais elles peuvent être aussi l'occasion de dépasser les discussions triviales. Pour citer un exemple personnel, lors de la fête de village l'an dernier, j'ai passé mon dimanche après-midi à : discuter SUV et écologie avec un villageois enclin à la provocation, connaissant mes opinions écolo-gauchistes (pour simplifier) ; débattre de la religion et de la démocratie municipale avec un paysan très croyant mais anti-autoritaire ; parlementer sur le féminisme avec un couple d'indigènes. Autant vous le dire : je n'ai aucune prétention à la « bonne action » ou à l'« intellectualisme » en vous relatant cela, mais

simplement l'impression de m'inscrire dans un cadre tout à fait différent de celui que vous présentez, qui est totalement dépréciatif.

Par ailleurs, les fêtes « traditionnelles » sont aussi, ce que vous n'évoquez jamais, des lieux de vie de la culture « traditionnelle » (danse, chant, musique...), qui tend par ailleurs ces derniers temps à un certain re-dynamisme qui la sort de certains cercles fermés. Mais comme elle n'est certainement pas ambitieuse quand elle est pratiquée par des indigènes, vous en êtes aveugle, et cela me semble être la seule explication quant à son absence dans votre texte. Pour ma part, j'affirmerai donc que les fêtes communales « traditionnelles » sont alors culturelles en soi, dans tous les sens du terme. Et il n'est pour autant pas question de dire que les fêtes de village « traditionnelles » constituent LA réponse sine qua non au « vivre-ensemble ». Bien sûr, elles peuvent aussi être le lieu d'un certain « entre-soi » compliquant la participation des néos, bien que de nombreux y participent dans le cas qui me concerne. Bien sûr, les comités des fêtes sont des lieux par excellence de reproduction des inégalités de genre. Et bien sûr, nous pourrions les ré-inventer, ce que certains ont déjà faits, pour peut-être satisfaire un plus grand nombre d'habitants et d'habitantes. Mais elles devront toujours, à mon sens, s'efforcer de s'affranchir de toutes distinctions, en gardant au moins en partie une certaine *simplicité*, ce que représente pour moi à merveille le partage d'un repas ou d'un apéritif et ce que ne représente aucunement une fête centrée *seulement* sur la culture « ambitieuse », par essence clivante.

Où sont les barricades ?

J'en (re)viens à l'histoire des barricades, parangon de votre logique avec laquelle je suis profondément en désaccord. Autant le dire d'emblée : je ne vois absolument pourquoi vous venez parler de barricades, qui plus est à partir d'une autrice chantre du communisme. Qu'est-ce que viennent faire les barricades ici ? Où voyez-vous des barricades ou, où voulez-vous en construire ? Où sont les « bourgeois » et donc la lutte des classes ? N'y a-t-il rien de plus urgent que d'envisager une « *topographie des luttes* » culturelles ou symboliques à l'intérieur même de nos territoires, qui plus est entre les néos et les indigènes ? N'y a-t-il rien de mieux à proposer, à projeter, à penser, pour éviter *la mort des territoires* qui nous sont chers, autant aux indigènes qu'aux néos installés ? Et n'est-ce pas justement les instrumentalisateurs en chef de l'opposition néos-indigènes, et eux-seuls, qu'ils soient des deux côtés de la balance, qui construisent au fur-et-à-mesure ces barricades ? Mais est-ce la *majorité silencieuse* ? Jean-Pierre et Arnaud pensent-ils en termes de barricades ?

Si l'on dépasse notre microcosme et nos montagnes, qui sont les dominés, et qui a le pouvoir ? Sont-ce les indigènes beaufs qui se retrouvent à Urdos, les paysans qui transhument et écobuent, ou les néos qui tentent de faire vivre la culture esthétique et un bar communal ? Aucun de ces trois groupes n'existe politiquement, donc *aucun n'existe vraiment* ! Aucun, et vous pas plus que les indigènes beaufs (et pas plus que moi) ! Les néo-maraichères reconverties, les conteurs, les paysans indigènes, les ouvriers des routes ou de Toyal¹⁶, les petites artisanes, les intermittentes du spectacle : tous et toutes subissent le capitalisme et la dépossession généralisée du pouvoir politique, exceptés quelques notables autochtones ou néos qui en sont bien sûr complices à des degrés divers, ou encore certains résidents autochtones ou néos ayant du capital économique. Ne sommes-nous alors pas *davantage* égaux en soi, entre nous, et face à cette domination et ces dominants qui ne veulent pas de l'égalité ? Et voulons-nous alors que les luttes *primordiales* soient intra-valléennes ou qu'elles soient plutôt portées ensemble et vers un ailleurs, avec un « nous » valléen ?

¹⁶ Industrie de la vallée d'Aspe.

En guise de conclusion combativo-ouverte

C'est ma mère, indigène et béarno-ossaloise revendiquée, qui a acheté ce numéro Nunatak. Nous l'achetons alternativement dans des lieux de culture ambitieuse que nous fréquentons très souvent et avec plaisir, à L'Escapade à Oloron Sainte-Marie ou à La Curieuse à Arudy, ou chez une membre du comité de la revue. Ma mère, bien que bien plus proche de la culture traditionnelle qu'elle pratique que de la culture bourgeoise, ne manque que rarement les événements culturels que vous catalogueriez comme ambitieux (théâtre, expositions, ciné-débat...) qui ont lieu en vallée d'Ossau, très contente qu'on puisse voir *autre chose* dans sa vallée. Ma mère, si elle avait été résidente en vallée d'Aspe, aurait très probablement été à vos événements culturels à Borce avec grand plaisir et vous auriez félicité pour leur organisation. Ma mère, tout comme moi, ne sommes ainsi pas spécialement des indigènes rétrogrades étrangers à vos préoccupations et à votre soif de culture, me semble-t-il, d'un point de vue certes totalement subjectif. Et à ma mère, en lui ramenant le numéro que je ruminais depuis quelque temps, je lui ai suggéré de lire avant tout votre article, en lui indiquant simplement qu'il se passait en vallée d'Aspe, sans commentaire supplémentaire susceptible d'influencer sa lecture.

Elle l'a lu. Après sa lecture, elle est venue me voir : « *Bon, on est incultes alors. On est des ploucs.* ».

Vous mesurez j'espère ainsi la charge de violence symbolique que porte votre texte, votre point de vue aussi bien que le fond de vos propos. De la sorte, je m'excuse, mais votre conclusion et votre appel à la vigilance sur « *toutes les formes de violence symbolique* » que vous pourriez exercer est tué dans l'œuf d'emblée dans le texte, puisque ce dernier en véhicule profondément, sans que vous sembliez vous en rendre compte. Et ce n'est pas en tant que dominants que vous l'exercez mais en tant qu'auto-prétendus dominants, et donc avant tout en tant que *prétentieux*, en tant que *condescendants*. Alors ne vous en faites pas, nous avons l'habitude d'être ignorés ou méprisés en tant qu'indigènes provinciaux, que ce soient par les citadins, par les élites techno-capitalistes, mais aussi, et on ne l'oublie pas, par une certaine gauche chantre du progrès, des lumières de la ville, et des masses idiotes qu'il faut libérer ! Quand cette arrogance est toutefois le fait de personnes qui partagent le territoire sur lequel nous vivons, cela attise d'autant plus nos réactions d'indigènes, *réactions de défenses primaires*. Nous ne sommes définitivement pas des cas d'école pour nos concitoyens apprentis sociologues bourdieusiens qui nous cataloguent en dominés. Nous ne vivons ni dans un refuge, ni dans une « *sorte de refuge* » comme indiqué en introduction, mais sur *un territoire* : on ne naît pas dans un refuge, on n'y vit pas, on n'y travaille pas au quotidien. Et, bien que notre culture ruralo-populaire béarnaise ait pu être grandement mise à mal par l'uniformisation du monde industriel et par la culture nationale ethnocidaire, et que nous n'avons su que très mal la défendre par rapport à nos voisins basques par exemple, nous ne vivons pas dans un « *désert culturel* », même sans vos lumières, quand bien même puissent-elles nous être très importantes. Et sachez aussi, que malgré l'immensité de sa pensée, ses ambiguïtés et ses contradictions, nous aurons toujours une certaine dent contre le grand Bourdieu, lui qui a coupé tout lien avec sa campagne d'origine, qui est aussi la nôtre, à la fin de sa vie, et qui déclarait à la radio : « *Quand je prenais le train pour rentrer dans le Béarn, arrivé à Mont-de-Marsan, je pouvais plus supporter, ça me rendait fou, rien que d'entendre les gens, l'accent, etc., une espèce de vulgarité.* »¹⁷. Nous préférons le compléter par Clastres, qui dénonçait, avec d'autres, le caractère ethnocidaire de la culture française, se manifestant évidemment dans les colonies mais aussi au sein de son propre territoire : « *L'ethnocide, c'est donc la destruction systématique des modes de vie et de pensée de gens différents de ceux qui mènent cette entreprise de destruction. En somme, le génocide assassine les peuples*

¹⁷ Pierre Bourdieu, Le bon plaisir, France Culture, 23/06/1990

dans leur corps, l'ethnocide les tue dans leur esprit. »¹⁸. Vous savez, cette même culture qui a prétendu et qui prétend unanimement incarner les fameuses valeurs de l'égalité sociale...

Je quitte maintenant ce « nous » indigène, dont j'espère vous comprendrez bien qu'il me semble indispensable pour vous répondre autant qu'il me gêne parce qu'il est enfermant. Et je terminerai sur une évocation culturelle, du très beau dernier film de Roberto Saragoyen, *As Bestas*, que vous avez certainement dû voir en tant que gens cultivés. Ce film raconte l'arrivée d'un couple de citoyens néo-maraichers bios dans un village reculé de la Galice, peuplé d'indigènes majoritairement agriculteurs. Notons d'abord que, si austères que le réalisateur les montre, ces indigènes ne sont pas dénués de culture¹⁹. C'était une parenthèse. Après leur arrivée sur ces terres, le néo-maraicher, certainement soucieux d'égalité sociale, va tenter lui aussi d'aller au bistrot, pour tenter de s'intégrer avec les autochtones, mais n'y trouvera qu'une hostilité croissante. On apprend en effet vite que le conflit néos/autochtones est ici arbitré avant tout par des acteurs extérieurs, des investisseurs, qui voulaient installer des éoliennes. Si la majorité des autochtones étaient d'accord pour leur installation, après des promesses de manne financière, le refus du couple de néos entraîne l'abandon du projet. Les relations ne vont alors faire que s'envenimer, et c'est peu dire. Et si Saragoyen nous présente les autochtones agriculteurs comme des gens bourrus, alcooliques, et violents, pour qui il est donc difficile d'avoir de la compassion, il reste que lors d'une scène très forte dans laquelle chaque camp va exprimer ses arguments sur les éoliennes et sur son sort, nous ne pouvons, en tant que spectateurs et devant le regard du réalisateur, ne donner raison à personne. Les arguments des indigènes et des néos sont tout à fait *rationnels*, dignes de sujets pensants et donc égaux. Mais, et on en revient à Ivanov, aucun personnage n'est capable de comprendre l'autre, comme en témoignera la suite du film. Chacun reste sûr de lui et de sa justesse. Seule peut-être la néo-maraichère jouée par Marina Foïs semble en capacité de faire ce mouvement de pensée face, aussi, au virilisme des hommes. Cette dernière a d'ailleurs déclaré en interview à propos du film et de cette séquence : « *Je ne sais plus ce que je dois penser... Oui, il y a un côté colon chez les bourgeois instruits, qui ont le savoir et la culture, qui prétendent connaître un tas de choses... Il y a un truc dérangeant, entre lutte des classes et condescendance.* »²⁰ Vous comprenez bien, bien que n'étant pas un fervent lecteur de la Voix du Nord, pourquoi je tenais à insérer cette citation... Revenons au film et à ses enseignements : voulons-nous en arriver là, c'est-à-dire à un niveau extrême de tensions entre néos et indigènes, entre habitants d'un même territoire ? Et voulons-nous laisser ce conflit prospérer, à l'avantage et avec l'arbitrage des forces économiques et politiques qui sont aux commandes et nous dominant ? Ou *voulons-nous nous émanciper* ? Et ce serait injuste de vous poser la question qu'à vous, Alex et Camille, *nous devons tous nous la poser, indigènes, néos, et funambules, collectivement, et en se dépêtrant de nos certitudes et de nos condescendances respectives.* C'est le sens de ma réponse.

Sinon, on peut tout à fait continuer comme aujourd'hui et dresser des barricades entre fêtes traditionnelles et fêtes culturelles ; entre indigènes et néos ; entre écobueurs assassins de la nature et de la santé et amoureux de la nature ; entre libertés et traditions ; entre pro-ours et anti-ours ; entre pro-Parc National et anti-Parc National. Nous ne changerons rien, mais nous serons sûrs autant que nous sommes d'être dans notre bon droit avec notre bonne conscience. Et notre seul débouché politique sera de se déplacer tous les 5 ans pour aller glisser un bulletin dans l'urne. Les indigènes voteront Lassalle, bien que pas dupes sur le personnage, puisque c'est le seul qui leur parle et parle

¹⁸ Pierre Clastres, *De l'ethnocide*, L'Homme, 1974, tome 14 n°3-4

¹⁹ La scène d'ouverture, ainsi que le titre-même du film, sont inspirés de la tradition galicienne, la *rapa das bestas*, qui consiste à attraper, soigner et marquer des chevaux sauvages.

²⁰ <https://www.lavoixdunord.fr/1206222/article/2022-07-19/marina-fois-nous-decrypte-bestas-western-rural-sous-tension>

d'eux ; les néos cultivés voteront Macron ou Mélenchon, défenseurs de la culture chacun à leur manière ; et EELV continuera, expert en la matière, d'attiser l'opposition indigènes/néos. Les ours arriveront par convoi militaire-sécurisée dans les airs, Total mettra des panneaux photovoltaïques dans les estives et des éoliennes sur les zones intermédiaires ; Lescun regroupera 95% de résidences secondaires avec trois itinéraires de vélo électrique ; il y aura trois fêtes du fromage concurrentes en vallée d'Aspe pour 15 paysans ; tout le fromage d'estive partira à Paris, vendu à 50 €/kg ; les fêtes de Laruns ne seront plus qu'un folklore pour touristes ; les conflits de micro-pouvoir entre notables, entre néos et autochtones empêcheront tous les événements décidés et programmés par les habitants, exceptés ceux qui seront bien sûr poussés par les tenants de l'attractivité touristique départementale ou par le Président de la Région Nouvelle-Aquitaine, par ailleurs résident secondaire en vallée d'Aspe.

J'ai le sentiment que nous, qui sommes restés dans ces vallées, de plus en plus par choix et non par contrainte, ou qui sommes venus s'y installer par choix, qui sommes accrochés à ses paysages, nous ne pouvons nous satisfaire de ce morne avenir, pourtant, peut-être, déjà en partie tracé. J'ai la conviction qu'on ne doit pas défendre La Culture, comme si telle ou telle culture étaient figées et excluanes, ou les libertés, mais que nous devrions avant tout défendre une liberté politique, *notre* liberté politique, *notre* devenir démocratique. Et cette liberté politique pourrait s'incarner précisément dans l'invention d'autre chose, d'une autre culture commune spécifique, combinant celle des indigènes et celle que porte les néos, d'un projet politique, combinant des influences de l'histoire politique indigène (plus riche qu'on ne le croit) des contributions et des expériences extérieures de néos.

Totalement « utopiste », me dira-t-on, ce pari du « nous » entre indigènes et néos. Je l'admets, et d'autant plus au regard du contexte haut-béarnais actuel, de votre texte ou de ceux de l'ASPAP, qui, il est vrai, renforcent mon pessimisme. Néanmoins, je vois en particulier dans Le Mouton Noir, plus prompt à esquisser une alternative politique que Nunatak, des références à la démocratie communale, au municipalisme, qui me laissent espérer à un déplacement des barricades hors de nos vallées, bien que je sache aussi que Le Mouton Noir ne soit pas le journal le plus lu dans nos chaumières. Et s'il nous reste beaucoup de chemins à parcourir, il me semble clair que la première partie du chemin viendra d'individus funambules, ces « *voyageurs entre les mondes et les cultures, brouillant le partage des identités, les frontières de classes et des savoirs* »²¹, ces Matthieu, qui se dé-socialisent en partie des appartenances ordinaires pour les transcender, et pour promouvoir le vivre-ensemble et l'égalité des êtres pensants, prémices indispensables à une alternative politique. Parce que la « *liberté démocratique a lieu là où un collectif s'efforce d'agir en tant que collectif d'égaux* »²². Un collectif d'égaux, c'est un nous construit et partagé, mais ce n'est pas, et ce ne sera jamais, une communauté idéale ou irénique, oubliant le dissensus, qui fait l'essence du politique, et les relations de domination que vous pointez. Si l'on doit et devra toujours, toutes et tous, être vigilants à ces rapports, suivant par là-même, en partie, la pensée de Bourdieu, ils ne pourront être, dans un collectif d'égaux, des vecteurs de mépris, de justification de hiérarchies figées, ou de refus d'une conscience politique ou culturelle autonome, qui viendraient par là-même limiter les possibilités d'émancipation des prétendus dominés et de la communauté dans son ensemble. Parce que, pour comprendre les autres, pour les considérer, et pour construire quelque chose avec eux, l'égalité doit être un *préalable*, Elle ne doit être ni un étendard, un drapeau, ou un mot creux et facile, mais « *une présupposition, un axiome de départ* », sans quoi, « *elle n'est rien* »²³. Gageons que nous mesurons, tous et toutes, le travail à faire en ce sens. Et inventons

²¹ Jacques Rancière, Le philosophe et ses pauvres.

²² Jacques Rancière, Les trentes inglorieuses.

²³ Jacques Rancière, Le philosophe et ses pauvres.

autre chose, démocratiquement, ensemble, qui *nous* soit propre, dans *nos* vallées que nous chérissons, et au-delà.

Et Amen. Ou plutôt : ainsi soit-il !

Joan
joandehiga@mailo.com